Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 87 (1958)

Heft: 8

Artikel: L'Europe : une âme, une culture

Autor: Yerly, Robert

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1040477

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'Europe : une âme, une culture

Tel est le sujet complexe, d'une actualité brûlante, que développa, le 2 juillet, avec une rare chaleur de conviction, *M. Pierre-Henri Simon*, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Fribourg, devant les membres de la section fribourgeoise de l'Union européenne et un public nombreux et choisi d'étudiants, d'instituteurs, d'institutrices et de sympathisants.

Au moment où, de toutes parts, on proclame la nécessité de l'Union européenne, il importe grandement de savoir sur quel plan elle se situe, dans quel cadre naturel et par quels moyens elle est susceptible d'être réalisée.

Avant même que les institutions ne prennent corps, il est urgent de créer l'unanimité des esprits, car ce rassemblement de toutes les forces vives de l'Europe ne saurait être le fruit du hasard ou l'effet de la violence, de la crainte; Napoléon, Hitler, ont échoué dans leur tentative de domination universelle par la force. Elle doit être librement consentie par les peuples. C'est pourquoi ceux-ci ont à prendre conscience de la solidarité de la culture et de la convergence des intérêts matériels qui informent, à la fois, le destin de tous les pays de l'Europe.

L'Europe, entité géographique ou historique

Péninsule de l'Asie, cap nord-ouest de l'Eurasie, l'Europe manque d'unité physique : le relief est tourmenté, les paysages, compartimentés. La plaine du Nord se prolonge dans l'illimitée steppe russe et le cours du Danube, à l'Est, incline à la Mer Noire. Tant au sud qu'à l'est, les frontières sont sinueuses, fuyantes. Faut-il inclure au Continent la Scandinavie et la Grèce ?

Des races nombreuses se sont abîmées dans la masse européenne, ont fusionné, s'interpénétrant les unes les autres : Hellènes, Celtes, Latins, Germains, Slaves, Magyars, Juifs qui n'ont point d'origine ni de langue communes.

Au sein de notre péninsule, favorisée par la nature, diverse par le tempérament, le climat, se sont formées, au cours des siècles, des nations énergiques, actives, prospères, passionnément attachées à leur indépendance, mais qui, toutes, furent touchées, fertilisées par le grand courant de civilisation venu des bords de la Méditerranée : imprévisible, mystérieuse confluence du rationalisme grec, de l'esprit politique, juridique de Rome et de la mystique chrétienne.

Il est, dans les confins géographiques et historiques de l'Europe, une large cellule européenne, et, à l'intérieur, un noyau occidental qui en est l'élément dynamique et stable : France, Italie, Pays-Bas, Espagne, Angleterre, Allemagne rhénane et danubienne, bien loin vers le Nord et l'Est, il fit rayonner son influx spirituel, ses modes de penser, certaines formes de son art. Mais, l'Europe ne se limite pas à l'Occident ni ne coïncide avec lui, car l'*orbis romanus*, démarqué par la ligne du Rhin et du Danube — le *limes* —, englobe des portions de l'Asie et de l'Afrique, mais son génie reste toujours, en quelque sorte, marqué par l'esprit occidental.

L'Empire de Charlemagne, complexe politique hétérogène, fragile et éphémère, n'intéresse guère que l'Ouest européen.

La chrétienté médiévale, manifeste une unité politique de l'Occident plus vaste et plus consistante. Néanmoins, l'équilibre des pouvoirs spirituel et temporel

fut presque toujours menacé par l'interminable querelle du Sacerdoce et de l'Empire ; au XIVe siècle, cette relative unité se désagrège par le Grand-Schisme d'Occident et par les revendiations des peuples, désireux de se soustraire à l'emprise de la papauté (Philippe le Bel, Jean Hus).

Au XVIe, la Réforme achève de briser l'Occident qui, désormais, durant trois siècles, sera déchiré par les guerres dynastiques dont le canon de Valmy, en 1792, sonne le glas.

Au XIXe siècle, les idées d'universalisme convoyées par la Révolution française sont neutralisées par les mouvements nationalistes qu'elle engendre : il s'ensuit des guerres nationales, prélude de l'unification de puissants Etats (Allemagne, Italie).

Le XXe siècle fissure, plus profondément encore, l'Europe, à la suite de guerres idéologiques et totalitaires. Présentement, elle est scindée en deux blocs rivaux, d'obédience moscovite ou américaine. L'Europe, comme entité historique et politique, n'a jamais existé !

L'Occident ou l'identité d'un destin

En dépit des apparences, l'Occident bénéficie d'une histoire commune, au sens large du terme, puisque ses peuples ont subi, traversé, ensemble, des crises douloureuses : conquêtes de l'Empire romain, sa dissolution, la reconstruction, l'élaboration du régime féodal.

Aux XIVe, XVe siècles, la redécouverte de l'Asie (Marco-Polo), la découverte du Nouveau Monde par les Gênois, les Portugais, les Espagnols, sont manifestement des actes de l'Occident qui transmet sa religion à l'Asie, l'Afrique et l'Amérique.

A partir du XVe siècle, les Occidentaux ne cessent de regarder vers le dehors. Cette vocation d'hégémonie civilisatrice et de gouvernement planétaire, ils l'accomplissent ensemble, cela dès la fin de l'ère féodale et, singulièrement, pendant l'ère capitaliste et industrielle. Celle-ci posa, dans des conditions analogues, des problèmes humains et sociaux, qui créent, aujourd'hui, pour eux tous, un style commun de vie, des façons communes de se reconnaître entre eux et de s'opposer à ce qui n'est pas eux, donnant, partout, lieu à des tensions comparables. Au reste, les civilisations ne visent-elles pas, indistinctement, à un même idéal humain ? Le conflit, au contraire, se présente en termes tout à fait différents aux USA et en URSS.

* * *

Ce qui est vrai dans la considération de l'histoire politique et économique l'est bien davantage, dans un autre domaine, connexe à l'histoire, plus riche, plus profond, plus secret et plus chargé des décisions de la liberté, celui qui touche à la vie de l'esprit : le domaine de la culture.

L'Occident : solidarité de culture. C'est l'évidence même !

La chrétienté moyenâgeuse reposait sur une langue communautaire, le latin, sur une culture totale, appuyée à une foi religieuse.

Bien que l'Italie y enregistre une avance d'un siècle, la Renaissance dans les lettres et les arts, fut le fait, presque simultané, de tout l'Occident.

Depuis le XVIe siècle, toutes les crises de l'esprit lui sont communes et, dans le

cadre de l'humanisme, devenu le fondement de sa civilisation, leurs phases ont été vécues solidairement : il y eut un âge baroque, un âge classique, un âge romantique.

Certaines simultanéités sont frappantes : le *Cortegiano* de Balthasar Castiglione conduit la pensée occidentale à la théorie de l'honnête homme, définie par Montaigne et les classiques français ; la désagrégation de l'esprit classique entre 1680 et 1715 ; la sensibilité préromantique entre 1750 et 1780 ; la découverte conjointe, par la France, l'Allemagne, l'Italie, de Shakespeare ; les traductions de Macpherson ; en 1760 Herder s'empare de l'ossianisme dont Goethe propage, avec son *Werther*, le thème dans les littératures voisines. Au XIXe siècle, le positivisme s'impose au Continent et les réactions qu'il suscite, vers 1880, nuancent le préraphaëlisme anglais, le symbolisme français et le mysticisme de Wagner.

Rabelais, en 1532, confirme éloquemment, dans une lettre au Rhénan, Erasme, cette filiation spirituelle de l'Europe : « Oui, tout ce que je suis, tout ce que je vaux, c'est de vous seul que je le tiens... »

L'étude des littératures comparées témoigne, au sein de la communauté européenne, de constants échanges culturels.

Conscience de l'Europe

L'expérience collective de la culture ne suffit pas à engendrer une prise de conscience de l'Europe ; celle-ci implique une certaine idée de l'homme, des structures sociales reposant sur les assises du droit.

Existe-t-il une conscience de l'Europe ? Y aurait-il rupture définitive entre un état antérieur de la civilisation européenne et celui qui se reflète dans la nouvelle génération ? Tel est le débat qu'institue Gheorgiu — *Vingt-Cinquième Heure* — dans un dialogue entre le comte Bartholy et son fils : « ... notre culture a disparu ; elle avait trois qualités : elle aimait et respectait le beau, habitude prise chez les Grecs ;... le droit, habitude prise chez les Romains ;... l'homme, habitude prise très tard et avec force difficulté chez les chrétiens. Ce n'est que par le respect de ces trois symboles, l'homme, le Beau et le Droit que notre culture occidentale a pu devenir ce qu'elle a été. Maintenant, elle vient de perdre la part la plus précieuse de son héritage : l'amour et le respect de l'homme... »

Ces lignes définissent l'essence de la culture occidentale, en la localisant au point de convergence des influences hellénique, latine et chrétienne ; elles associent, en un accord symphonique émouvant, les poètes, les sages de la Grèce, les juristes de Rome, les apôtres, les prêtres, de l'Eglise chrétienne.

Il sied de discriminer génie *occidental* et génie *européen*. En fait, cet esprit européen s'est affirmé d'abord et surtout par son originalité et sa fécondité, dans l'Ouest du Continent, nuancé selon les races et les tempéraments nationaux. Le génie occidental est moins large, moins divers que le génie européen, et le Prussien Herder, le Danois Kierkegaard, philosophes européens, sont moins à l'aise dans les démarches de l'Occident que Descartes, Comte, Dickens et Balzac.

Mais si l'existence et la forme du culte de l'humanisme et de la liberté sont issus de l'Europe, si cette conscience s'étend même au-delà, son instigation est étroitement circonscrite à l'axe de l'Occident. Celui-ci déborde l'Europe des Six, avec le Bénélux. L'unification de l'Europe est urgente, constate M. Simon, elle se fera et l'initiative ne saurait émaner que de l'Ouest européen tout entier. Peut-être est-il licite de méditer, en l'occurrence, ce propos admonitoire de Péguy, en 1905 :

« Ce serait une erreur de penser... que la culture et la liberté ont cause gagnée dans cette étroite bande de l'Europe occidentale. »

Qu'est-ce donc que l'Occident ? Ce n'est guère que durant la décennie 1920-1930, quand l'Occident s'éprouvait menacé par le réveil de l'Asie, le désespoir allemand de l'après-guerre et la surrection d'une grande puissance communiste slave, que le terme est entré dans l'usage.

En 1927, Henri Massis — *Défense de l'Occident* — tente une définition systématique ; il y oppose sa métaphysique, fondée sur l'idée de substance ; sa morale, basée sur la notion de bien rationnel ; sa politique, axée sur l'idée d'ordre ; sa religion, convertie au personnalisme, à la pensée de l'Orient qui, elle, ignore la personne, exténue la morale dans la mystique, exalte l'individu dans l'anarchie et anéantise l'humain dans le divin.

Le catholicisme n'est pas spécifiquement la religion de l'Occident, car s'il est romain dans son chef, universel dans ses membres, l'Eglise est aussi une communauté de vie spirituelle, ouverte, perméable à toutes les formes de culture et de civilisation.

Ce n'est point, non plus, le monopole de la pensée réaliste, logique, organisatrice, qui distingue l'*homo occidentalis*, mais le parti pris de hisser au premier plan l'intelligence qui enfante la science, l'art, la technique et les lois. Jusqu'au XVIIe siècle, il a opté pour la spéculation désintéressée, les valeurs de contemplation. Et pourtant, c'est l'Ouest européen qui fit surgir les sciences expérimentales, posa les techniques aptes à bouleverser la face de la terre et à muer le sens de l'aventure humaine.

En vérité, le génie de l'Occident ne se caractérise point par cette alternative : actif ou contemplatif, rationnel ou mystique, réaliste ou idéaliste, mais par une simultanéité, une tension ; le dessein de tenir les deux bouts de la chaîne, de maintenir conjuguées les postulations de l'intelligence et du cœur, d'instituer un vivant *dialogue* entre des esprits aussi différents que saint Thomas, saint Bonaventure, Machiavel ou Erasme, Voltaire ou Pascal, Marx ou Nietzsche.

Le génie de l'Occident réside dans un vaste effort pour embrasser l'intégralité de sa conscience, potentialiser les vertus de son esprit, accomplir plénièrement sa nature.

Cet instinct de tout *comprendre*, au sens étymologique, s'exerce non seulement dans l'espace et sur les choses, mais sur la capricieuse tapisserie du passé : l'Occidental cultive sa mémoire, réfléchit sur les précédents, les circonstances de sa destinée, recueille les expériences, les aventures et les noms de ses devanciers. L'Oriental ? Lui, vit dans une sorte d'éternel fictif et vaporeux et il fallut l'Occident pour le secouer sa torpeur et le contraindre à penser en termes de race et de culture. L'Américain ? Son pragmatisme l'éloigne autant du passé que de l'éternel, seuls l'intéressent le présent et l'avenir. Quant au communiste russe, il regarde en avant et ne souhaite conserver du passé qu'une vue mythique et arbitraire.

L'homme d'Occident apparaît aujourd'hui comme le seul qui possède le sens de l'histoire, le seul qui soit curieux d'assumer la mémoire de l'humanité ; de fonder une vue synthétique des choses sur une patiente analyse préalable ; de *penser l'universel* — ordre qui s'institue dans le divers — à partir d'une connaissance exacte et distincte du particulier.

Respecter la personne dans sa singularité, en opérant une synthèse de l'universel, afin que cette unité ne se solde par l'écrasement de la liberté qu'il nous incombe de défendre : telle est notre tâche.

* * *

L'avenir de l'Europe? Les événements marchent vite. Pour l'heure, se dresse, à l'est, la puissance énorme des Soviets et, derrière, non moins énorme, menaçant, se profile un autre colosse, la Chine rouge, et cette masse presse sur la péninsule européenne.

Ce n'est point sur le plan de la force armée que l'Europe défendra le plus efficacement ses positions. Son hégémonie politique et militaire n'est plus guère qu'un legs nostalgique du passé.

« La meilleure défense de l'Occident, conclut magnifiquement M. Simon, ce ne sont pas les militaires, les hommes d'Etat qui le protègent temporellement, mais les philosophes, les poètes, les artistes, les sages, les saints qui, dans le silence de l'étude et la joie de la création, en conserveront l'essence et en propageront l'embrasement. »

ROBERT YERLY.

IN MEMORIAM

Mademoiselle Anna Hug (1884-1958)

1900. C'est une toute jeune fille, elle vient de passer avec un succès retentissant les « examens pour l'obtention du diplôme de capacité pour l'enseignement dans les écoles primaires du canton de Fribourg », selon la formule antique et solennelle employée par la loi pour désigner ces épreuves. Elle est sortie la première, non seulement parmi les candidates, mais aussi parmi les candidats. Mgr Quartenoud, le directeur de l'Ecole secondaire de jeunes filles, dont elle a été l'élève, sans le dire encore, songe à la préparer à occuper un jour un poste de professeur dans la maison dont l'avenir lui est un souci constant. L'attention des membres de tous les jurys a été attirée sur elle par sa façon intelligente de répondre aux questions qui lui ont été posées. Elle n'a pas 16 ans.

Deux mois plus tard, coup de téléphone à l'Orphelinat : une institutrice fait tout-à-coup défaut dans la classe française des petits en l'Auge, Mlle Hug accepterait-elle de la remplacer quelques jours ? Elle dit « oui », comme elle dira toujours oui quand on lui demandera un service. Petite, toute menue, alerte, une longue tresse dans le dos — elle n'a même pas pensé à relever ses cheveux pour se donner l'air plus important —, elle se rend à l'école, encore à la Lenda. Les grands qui la voient passer ont murmuré entre eux : « Ouye, c'te maîtresse... ! » Mais elle n'est pas intimidée, les petits c'est son affaire, ne s'est-elle pas souvent occupée d'enfants de leur âge à l'Orphelinat ? Elle fait la prière, fait réciter la Bible, consulte l'horaire, une leçon de calcul y est prévue, elle feuillette le journal, c'est l'opération : 2+2 qui est à l'ordre du jour. On commence, on additionne tout ce qui dans la classe peut se mettre par deux : deux crayons plus deux crayons, égalent ? deux ardoises plus deux ardoises ?, deux plumes plus deux plumes ? deux petits garçons plus deux petits garçons ?... On étend le domaine des possibilités au monde concret extérieur : deux papas plus deux papas, deux petites filles plus deux petites filles... Maintenant, cela y est ; tout le monde a saisi que deux « ce que vous voudrez », des personnes, des animaux, des choses, que l'on